

Elara Bertho, Sorcières, tyrans, héros. Mémoires postcoloniales de résistants africains, Paris, Honoré Champion, 2019, 518 p.

Doherti Juvet Nguiebe

Citer cet article : Doherti Juvet Nguiebe (2022), « Élara Bertho, Sorcières, tyrans, héros. Mémoires postcoloniales de résistants africains », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/cr07>

Mise en ligne : 31 mai 2022

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2022.cr07>

L'ouvrage d'Élara Bertho est issu d'une recherche doctorale soutenue à l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, en 2016, sous la direction de Xavier Garnier. Aujourd'hui chargée de recherches au CNRS au sein du laboratoire Les Afriques dans le Monde (LAM), ses travaux portent sur les littératures africaines, notamment en contexte nigérien et guinéen, ainsi que sur le lien qu'entretient la littérature avec les archives.

Trois figures anticoloniales

Pouvoir et sorcellerie

Le livre d'Elara Bertho est une étude comparée axée sur trois figures anticoloniales africaines : Samori Touré, Guinéen ; Sarraounia, Nigérienne ; et Nehanda, Zimbabwéenne. Ces trois figures permettent à l'auteure d'aborder, entre autres, la question de la sorcellerie que l'on retrouve au cœur des combats menés par les trois leaders. Sarraounia et Nehanda sont en effet taxées de sorcières par les administrateurs parce que dépositaires ou détentrices d'un certain pouvoir dont elles seraient les seules à savoir le secret. L'expression « sorcières » présente dans le titre de l'ouvrage oriente d'emblée le lecteur sur ces supposés pouvoirs de sorcellerie que détiendraient ces femmes. Loin de toutes manipulations politiques ou idéologiques, Nehanda assumait les fonctions distinguées et prestigieuses de prêtresse du rite Mwari¹. Sarraounia, quant à elle, « était choisie selon un rituel de possession spécifique pour assumer des fonctions religieuses [...] » (p.126), raison pour laquelle elle « [...] est qualifiée de sorcière » (p.116). Elara Bertho voit dans ces accusations un moyen de disqualifier une femme puissante, « citée comme un obstacle dans la longue route vers le Tchad [...] » par le colonisateur français (p.116). Toutes deux étaient en effet perçues comme des femmes exceptionnelles, remplissant des missions très souvent réservées aux hommes. À cet endroit, le travail d'Elara Bertho nous entraîne au cœur des coutumes africaines en matière de transmission du pouvoir. La plupart de ces sociétés sont conservatrices, donc intransigeantes en ce qui concerne l'héritage des reliques ancestrales ou la transmission de certains rituels sacrés. Si les deux femmes étaient autorisées à officier, c'est qu'elles avaient

¹ Culte ancestral des Shonas dont les adeptes se trouvent majoritairement au Zimbabwe, en Mozambique et en Afrique du Sud.



réussi à convaincre, si ce n'est à faire l'unanimité dans leur communauté respective et finalement à s'imposer comme des leaders politiques capables de s'opposer aux attaques extérieures.

La grande richesse de l'étude de Bertho tient à la démonstration qu'elle fait d'une lutte anticoloniale qui ne se laisse pas confisquer par les hommes. Elle montre aux lecteurs contemporains combien le rôle joué par les femmes dans le combat des conquêtes coloniales européennes en Afrique fut essentiel. Résister à la colonisation, ce n'est alors pas uniquement se préparer physiquement à la lutte armée, mais anticiper et se conditionner spirituellement à défendre l'intérêt général de sa communauté.

Résister à la domination coloniale

Lutter contre le système colonial européen était devenu un impératif pour ces trois leaders et ce, grâce à leurs pouvoirs militaire, politique et religieux. Sans gommer leurs divergences, Elara Bertho insiste sur leurs convergences, « Sarraounia, Samori et Nehanda sont tous trois des chefs religieux : il s'agit là de l'un des points de comparaison les plus saillants entre nos trois figures » (p. 265). Au fur et à mesure qu'évolue l'étude de Bertho, on comprend que ces trois pouvoirs – militaire, politique et religieux – sont indissociables et complémentaires. En ce qui concerne l'organisation militaire, celle de Samori était plus au point et mieux outillée que celles des deux femmes. Il est considéré comme l'un des plus grands résistants africains à la pénétration coloniale européenne, car son armée comptait plus de 30 000 soldats, répartis en pelotons, prêts à défendre le Wassoula ou l'Empire Mandingue. L'année « 1881, date de la première rencontre de Samori avec les troupes coloniales françaises, signe le début des affrontements » (p. 265). Les armées locales résistantes combattent alors une armée coloniale, essentiellement constituées de tirailleurs recrutés sur place. La guerre oppose donc des Africains, les résistants à la colonisation d'une part, et de l'autre, les miliciens enrôlés dans les troupes coloniales françaises ou anglaises. Cet état de choses n'a toutefois pas empêché le maintien des combats en vue de la libération de leur peuple respectif, car, après Samori, Nehanda et Sarraounia, d'autres héros s'étant inspirés d'eux ont pris le relais. En d'autres termes, ces affrontements fratricides n'ont pas freiné l'élan des insoumis qui voulaient coûte que coûte se libérer du joug colonial. L'histoire des harkis lors de la guerre d'Algérie (1954-1962) ou la répression des populations malgaches (1947) par les tirailleurs sénégalais de l'armée coloniale française traduit bien l'idée de trahison ou de collaboration.

Héros culturels et politiques

Du héros au tyran

Canonisé par la postérité, le combat de ces figures progressivement transformées en héros a fini, avec le temps, par engendrer d'autres « guerriers ». Samori Touré et Nehanda, à la différence de Sarraounia, ont vu leurs projets de conquête de liberté être réappropriés par Sékou Touré en Guinée et Robert Mugabe au Zimbabwe. Dans les faits, Sékou Touré revendique être le descendant du résistant Samori Touré, au point d'élaborer son projet politique sur la base des idées révolutionnaires de ce dernier. Bertho explique ainsi que « parler de Samori, c'est parler de Sékou Touré. [...] Samori devient pour Ahmed Sékou Touré un moyen de légitimer sa politique publique [...]. En plaçant leur combat commun contre les Français, c'est d'abord le NON de la Guinée au référendum de 1958 qui est légitimé, cet épisode devenant l'acte fondateur de la Guinée indépendante dans la mythologie nationale, et l'acte de bravoure initial de Sékou Touré par la même occasion » (p. 190). À l'instar de son « aïeul » Samori Touré, Sékou Touré devient lui aussi un héros pour avoir tenu tête aux Français.

Le même scénario s'est également produit au Zimbabwe, avec le combat mené par Nehanda contre la colonisation britannique et celui que va initier Robert Mugabe quelques années plus tard. Entre ces deux héros, Elara Bertho identifie de nombreuses ressemblances, tant au niveau politique que culturel. Du point de vue politique, Mugabe s'est inspiré de la démarche de celle qu'il considérait comme son mentor pour asseoir son pouvoir. Elara Bertho écrit ainsi que « le passé est entièrement au service du présent, et Samori ne sert qu'à légitimer Sékou Touré, comme Nehanda ne sert qu'à fonder l'autorité de Robert Mugabe » (p. 207). Sauf qu'après les indépendances de leurs pays, ces deux leaders sont passés de l'héroïsme à la désillusion. Concrètement, Sékou Touré et Robert Mugabe se sont érigés en dictateurs à la tête de la Guinée et du Zimbabwe, après avoir lutté pour la libération de ces deux pays du joug colonial.

Des pensées panafricaines

La fibre panafricaniste de Sékou Touré et de Robert Mugabe trouve son origine dans l'héritage qu'ils ont respectivement reçu de Samori Touré et de Nehanda. À l'instar de leurs héros, les deux leaders ont œuvré pour que leur pensée panafricaine s'impose et se pérennise dans le temps. L'œuvre de Samori ne se limite pas à la Guinée, elle s'étend jusqu'à la Côte d'Ivoire, au Mali et au Burkina-Faso. En fait, elle est transnationale, puisqu'elle implique de *facto* les pays où vivent les Dioula. En ce sens, Elara Bertho aurait pu mieux revenir sur l'aspect panafricain de la pensée de Sékou Touré, à travers notamment la question des liens qu'il a entretenus avec les luttes panafricaines afro-américaines. Le leader du mouvement « Black Panther », Stokely Carmichael admirait la vision panafricaine de Sékou Touré, au point que celui-ci prenne pour nom Kwame Ture et s'installe à Conakry à partir de 1969, où il décède en 1998. Son nom se veut ainsi un hommage à Kwame Nkrumah et Sékou Touré, auxquels il emprunte successivement prénom et nom. Dans la même perspective, un autre Afro-américain, Ta-Nehisi Coates, figure contemporaine majeure lorsque l'on évoque le droit des populations noires aux États-unis, « nomme son fils Samori, en référence à Samori Touré, et conçoit cet acte de nomination, au croisement de l'intime et du public, comme un geste militant pour les droits civiques des Noirs américains aux États-Unis. À travers cet exemple, pris entre de nombreux autres, le nom de "Samori" déploie des connotations nouvelles, désormais résolument internationales » (p. 209).

En s'inspirant du combat de Nehanda, Robert Mugabe a affirmé lui aussi la nécessité de transmettre et d'incarner les idées panafricanistes, socialistes et indépendantistes de celle qu'il considérait comme son modèle, son mentor. À la seule différence que Samori Touré est, sur la scène internationale, plus visible et connu que Nehanda. Bertho explique dans son livre que les idées et les luttes de Sarraounia sont moins répandues que celles des deux autres.

Une étude transdisciplinaire : entre littérature, histoire et mémoires postcoloniales

L'étude d'Elara Bertho est à la fois transdisciplinaire et éclectique, car située à l'intersection de questions politiques, anthropologiques, médiatiques, historiques, culturelles ou littéraires. L'un des intérêts que nous retiendrons de ce livre se situe dans l'articulation que propose Elara Bertho entre déconstructions littéraires et une démarche historienne en quête de vérité. Bien qu'une telle démarche soit devenue courante ces dernières années, le livre d'Elara Bertho, se distingue par sa démarche méthodologique qui interroge l'empreinte de ces grandes figures à travers la fiction, les imaginaires postcoloniaux, mais aussi les archives ou les documents sonores et visuels... En somme, son ouvrage constitue un véritable guide pour tous ceux qui envisagent de mener des travaux sur des personnages, des héros ou des figures historiques.

Le livre aborde par ailleurs la question centrale des mémoires postcoloniales sous le prisme des « branchements² », ce qui implique une kyrielle de problématiques indissociables des réalités contemporaines des sociétés africaines. L'étude de ces figures résistantes à la pénétration coloniale en Afrique constitue ainsi une ouverture à une réflexion sur une conception actuelle du nationalisme et du panafricanisme, qui furent également incarnés par d'autres personnalités telles que Mandela, Sankara ou Lumumba...

Doherti Juvet Nguiebe
Centre des sciences des littératures en langue française (CSLF)
Université Paris Nanterre (France)

² Je l'emprunte à Jean-Loup Amselle. À l'origine, ce concept désigne le croisement de plusieurs systèmes culturels, donc un procédé de communication entre cultures. Ici, par ailleurs, je l'applique à l'idée d'une corrélation entre différents domaines du savoir.